

Pour une graphie amazighe pratique

* * *

De l'utilisation du caractère latin

I. Introduction

L'utilisation des caractères latins pour écrire la langue amazighe doit obéir à certains principes, dont le plus important, à nos yeux, est celui de s'inspirer, dans la mesure du possible, de notre écriture trois fois millénaire qu'est la graphie libyco-tifinagh. Ce leg inestimable doit être la source de toute recherche qui se veut sérieuse et enracinée dans notre culture ancestrale.

L'écriture tifinagh est certes archaïque et incapable de représenter tous les phonèmes des différents parlers amazighs, sans certains aménagements dont le plus important reste l'introduction de voyelles internes, contrairement à la tradition perpétuée par les touaregs.

En effet, les touaregs n'écrivent les voyelles qu'en fin de mot, de plus, ce sont les mêmes caractères qui représentent en même temps les semi-voyelles « y » et « w » et les voyelles correspondantes « i » et « u ».

Dans toute tentative d'utilisation des caractères latins pour écrire l'amazigh, nous devons non seulement représenter les voyelles (finales ou internes) « a », « i » et « u », mais aussi la voyelle neutre « e » absente de l'alphabet tifinagh.

Nous devons aussi avoir une représentation de toutes les consonnes tifinagh, y compris les emphatiques [E] et [X] (/d/ et /z/), et pourquoi pas aussi, la spirante [ƶ] (= /g/ spirant), utilisées couramment chez les touaregs.

II. De la phonologie à l'orthographe

Les langues modernes ont toutes évolué vers une écriture orthographique, où chaque mot est écrit selon des règles définies à travers une grammaire expliquant les mécanismes de la langue.

L'amazigh doit suivre le même chemin en tirant profit de ce qui a été fait pour les autres langues. Cela lui fera certainement gagner du temps, et l'aidera, ainsi, à rattraper son retard dû à son statut de langue orale.

Comme nous l'avons dit au début, l'écriture tifinagh doit rester la source d'inspiration pour l'élaboration de toute autre représentation de l'écriture amazighe. Par ailleurs, les caractères latins s'avèrent être le moyen le plus économique pour approcher le niveau des langues dominantes.

L'alphabet latin doit suffire à représenter tous les phonèmes de la langue, sans avoir à utiliser les signes diacritiques, si on veut vraiment optimiser les outils modernes d'édition et de communication.

En étudiant différentes langues utilisant le caractère latin (anglais, français, espagnol, allemand, italien, etc.), il apparaît vite que le seul moyen de remplacer avantageusement les lettres diacritées, reste la combinaison de lettres. Et lorsqu'on parle de lettres diacritées, il faut, évidemment, y inclure les voyelles accentuées. L'idéal serait d'arriver à une écriture n'utilisant que les 26 lettres de l'alphabet latin. L'anglais est là pour nous servir d'exemple, puisqu'on n'y rencontre pas le moindre accent.

III. Des tifinagh au latin

Si on se base sur le parler du Hoggar, nous avons un alphabet de 25 consonnes auquel il faut ajouter la voyelle « a ». De plus les semi-consonnes (ou semi-voyelles) « y » et « u » représentent aussi les voyelles « i » et « u ».

Certaines lettres sont combinées pour avoir un son particulier, c'est le cas des caractères /d/ [E] et /t/ [+], qu'on combine pour avoir le son /t̥/ à travers le caractère combiné [E+].

Certaines lettres tifinaghes sont déjà représentées directement par des caractères latins, à travers l'alphabet phonologique des linguistes, c'est le cas des consonnes :

ⵍ ⵎ ⵎ ⵏ ⵑ ⵒ ⵓ ⵔ ⵖ ⵗ ⵘ ⵙ ⵚ ⵛ ⵜ ⵝ ⵞ ⵟ ⵠ ⵡ ⵢ ⵣ ⵤ ⵥ ⵦ ⵧ ⵨ ⵩ ⵫ ⵬ ⵭ ⵮ ⵯ ⵰ ⵱ ⵲ ⵳ ⵴ ⵵ ⵶ ⵷ ⵸ ⵹ ⵺

et des voyelles : a [•], i [ε] et u [•].

Les autres lettres tifinaghes sont représentées par des lettres diacritées et une lettre grecque :

E E+ ⵛ ⵤ (d, t̥, z et γ) .

L'alphabet phonologique représente aussi les phonèmes d'emprunt suivants /ε/, /h/, /r/ et /s/, ainsi que les phonèmes régionaux /č/, /ǧ/, /t̥/ et /z/.

L'écriture phonologique est idéale pour le travail des linguistes, par contre, si on veut amener l'amazigh au niveau des langues d'enseignement, d'édition et de diffusion à grande échelle, il faudrait impérativement laisser tomber cet alphabet trop hétérogène, pour le remplacer par un autre plus cohérent et plus pratique à utiliser à l'aide des outils modernes de traitement de textes et/ou de publication.

Pour cela, la première décision sage serait de remplacer les lettres diacritées et les deux lettres grecques (γ et ε), par des combinaisons de lettres latines, comme cela se fait dans la plupart des langues utilisant le caractère latin. Voici quelques exemples :

Anglais : dg (bridge), th (three), sh (shirt), ck (duck)
 Français : ch (chat), ou (cou), sch (schéma), sc (science)
 Espagnol : ll (llave), gu (guerra), ch (chico)
 Allemand : sch (schlafen), ch (bach), ck (drucken)

IV. Utilisation des digrammes

Certaines lettres phonologiques peuvent très bien trouver, à travers des usages quasi-universels, une représentation cohérente, c'est les cas de « ħ », de « z̥ » et de « γ », qu'on peut très bien représenter par les digrammes « dj », « dz » et « gh » sans aucun problème, vu que les lettres (d et z), (d et j) et (g et h) ne suivent jamais en amazigh.

Le « č » peut être représenté par « tc », le « t » et « c » ne se suivant jamais à l'intérieur du mot. On ne rencontre le couple (tc), dans cet ordre, qu'en conjugaison : tcab (elle a les cheveux blanc), tcucfem (vous vous êtes baigné), etc. Dans ce cas, il suffit d'insérer un « e » (ou une apostrophe), entre le « t » et « c » et écrire alors : tecab, tecucfem (ou t'cab, t'cucfem) ...

et on écrira, bien sûr : tecfa (elle se souvient), tecrud (elle trotte), tecnam (vous avez chanté), etc.

Le « t̥ » est issu soit d'une tension sur le « t » ou « s », soit d'une assimilation entre le « d » spirant et le « t » spirant. Exemples :

Tension : asekut > taseksut̥ (couscoussier > couscoussièr)
 fsi > fet̥si (fondre > fondre habituellement)

Assimilation : « d tagi » est prononcé /t̥agi/ ou /t̥t̥agi/ (c'est celle-là)
 « d taberkant » est prononcé /t̥taberkant/ ou /t̥t̥taberkant/ (elle est noire)
 « ad tawi » (elle emportera) est prononcé /at̥awi/

Nous proposons de représenter le « ṭ » par « tt » lorsqu'il s'agit d'une tension sur « t », et d'écrire, par ailleurs :

fessi (fondre habituellement), et « d tagi », « d taberkant », même si on doit lire respectivement /feṭṭi/, /ṭagi/ et /ṭaberkant/.

Il reste à représenter les emphatiques /ḍ/, /ṛ/, /ṣ/, /ṭ/, /ẓ/ ainsi que les phonèmes d'emprunt (d'origine arabe), /ħ/ de « Hamid » et /ɛ/ de « Omar ».

V. Les phonèmes d'emprunts

Les phonèmes /ħ/ et /ɛ/ ne se rencontrent pratiquement que dans les emprunts à l'arabe, ce sont des phonèmes étrangers au système phonique amazigh originel, cependant ils sont utilisés couramment dans les parlers du Nord. Les touaregs utilisent, eux, les phonèmes de substitution /x/ et /ɣ/ en place et lieu de /ħ/ et /ɛ/. Exemples :

Arabe : ahmed, el-hal > Touareg : Axmed, el-xal
Arabe : el-ɛafya, ɛbed > Touareg : elɣâfyet, eɣbed

- Le /ɛ/ est parfois représenté par « â » ou par « aa » (voyelle longue), ou tout simplement par « a », en amazigh ou en d'autres langues. Exemples :

Noms propres : Kaaba, Bou Saada, Ain Sefra, L'aïd, Omar, etc.

et : âiwen (aider), yaâya (il est fatigué), Sâdi, ssâa (l'heure), etc.

A notre avis, il faut redonner à ce phonème son statut d'origine, et le considérer comme une consonne à part entière. Quant à sa représentation, nous suggérons le graphème « ä » (« a » avec tréma), pour éviter le « â » qui pourra être utilisé comme voyelle ouverte dans certains emprunts aux français, tels que : « tâxi », « apâpâs » (père-blanc), Frânsa, tafrânsist.

Nous écrivons donc, avec « ä » = /ɛ/ : äiwen, yeäya, Saädi, El Kaäba, aärur (dos), äiwed (répéter), el äid (L'aïd), etc.

- Le /ħ/ est un autre emprunt à l'arabe, nous pouvons nous permettre de mettre un signe distinctif. Nous suggérons de mettre une apostrophe pour le différencier du /h/. Nous écrivons alors :

hudd (détruire), hmel (négliger), hdeɣ (parler), etc.
et : h'udd (protéger), h'mel (aimer), h'deɣ (participer), etc.

VI. Problème des emphatiques

En tfinagh, nous avons, au moins, deux emphatiques en tant que telles, ce sont les caractères [E] = /ḍ/ et [X] = /ẓ/. Les tfinagh doivent rester l'inspiration principale de toute tentative de représentation écrite de l'amazigh, comme nous l'avons dit au début. Pour cela, on doit avoir ces deux consonnes emphatique /ḍ/ et /ẓ/ représentées en caractères latins.

Par exemple si j'écris [•XO•] (= /azru/, en représentation phonologique), je dois être capable de représenter le caractère tfinagh [X] en graphie latine. Il faut choisir des graphèmes qui représentent sans aucune ambiguïté les phonèmes /ḍ/, /ẓ/ et /ṭ/, que ceux-ci soient isolés ou dans un mot.

VI.1. Emphase et voyelles ouvertes

Phonétiquement, on peut écrire « âzro », avec « â » et « o » comme voyelles ouvertes, mais on introduit par là deux nouvelles voyelles qui n'appartiennent pas au système phonique des voyelles amazighes. Les voyelles ouvertes (a, o, an, on, etc.) sont le propre des langues indo-européennes. Les seules voyelles de l'amazigh sont les « a », « i » et « u », toutes trois, voyelles fermées (ce sont, par ailleurs, les mêmes voyelles qu'en arabe).

VI.2. Les voyelles amazighes

L'amazigh est une langue consonantique alors que les langues latines ou anglo-saxonnes sont plutôt à tendance syllabique. On ne trouve pas dans ces langues de consonnes isolées, toute consonne est précédée ou suivie d'une voyelle. Par contre on y trouve des voyelles isolées. Par exemples, en français, nous avons « a », « eu », « ou », « au », « ai » et « et », en espagnol, nous avons « y » et « a », en anglais « a » et la diphtongue « l », en italien « a », « e » et « o », etc.

En amazigh, les voyelles isolées sont très rares et les suites de voyelles inexistantes, par contre on trouve des consonnes isolées (n, d, s), des doubles et triples consonnes isolées (rs, ls, ns, ml, zd, ... et : frn, brn, frs, krs, msl, etc.). On a même des mots où 4 ou 5 consonnes se suivent : frfr, sfrfd, msbrid, msflid, etc.

Dans tous ces exemples, exceptés les deux derniers, nous n'avons pas de voyelles franches. Le « e » utilisé en écriture phonétique, n'est qu'un artifice aidant à « déchiffrer » les suites de plus de deux consonnes. Le « e » n'est là, en fait, que pour aider à lire, les personnes habituées aux langues latines ou anglo-saxonnes. Un lettré en arabe, aura moins de difficultés à « lire » ces mots, étant déjà habitué à l'écriture arabe sans vocalisation, il lui suffit pour cela de connaître l'alphabet latin.

L'écriture rigoureuse, fidèle à l'esprit de la langue amazighe ancestrale nous commanderait d'ignorer cette voyelle vide (« e »), création des linguistes occidentaux ou de culture occidentale. On devrait écrire :

rs (se poser), ns (passer la nuit), ls (s'habiller), frn (choisir), msl (polir), frfr (voltiger), sfrfd (tâtonner), amsflid (auditeur), etc.

et : rsn (ils se sont posés), tnsam (vous avez passé la nuit), frnt (elles ont choisi), ysfrfd (il a tâtonné), imsfliidn (les auditeurs), etc.

VI.3. Les emphatiques amazighes

L'amazigh possédant deux lettres emphatiques, elles devraient apparaître en écriture latine : rz (casser), ds (rire), zd (moudre), mql (enterrer), etc.

L'autre emphatique amazighe issue de la combinaison de /d/ et de /t/, est justement représentée par un caractère combiné, en tfinagh : [E+] = /ṭ/.

On devrait la représenter par la même combinaison (dt), pour rester en conformité avec les tfinagh. On écrirait alors : aḍtas (beaucoup), timiḍt (le nombril), tiḍt (oeil), etc.

Les touaregs représentent ce phonème systématiquement par [E+] = (ḍt) :

[+⊙E+•] /taseṭṭa/ (branche épineuse), [⊙E+⊠] /seṭṭef/ (être noir)

[+CE+] /tameṭ/ (femme), [+⊙OE+] /tabaraṭ/ (adolescente); etc.

VI.4. Représentation de l'emphase

Plusieurs propositions existent pour la représentation des emphatiques en caractères latins, en dehors du point souscrit de l'alphabet phonologique des linguistes, en voici quelques unes :

1. Accent circonflexe sur la voyelle contiguë (Cheradi, revues marocaines)
2. Ajout d'une apostrophe (revues marocaines)
3. Ajout d'un « h » (Aït Amrane, Sahki)
4. Représentation par différents graphèmes : w, pr, zs, sz, wt (Bahbouh)
5. Ajout d'un « e » avec tréma (è) (Hah, Maroc)

Comparaison à travers quelques exemples : laḥ (faim), aḍar (pied), tasetṭa (rameau), aṣefṣaf (peuplier), beḥra (dehors), mezzî (il est petit).

1. lâz, adâr, tasettâ, asêfsâf, berrâ, mezzî
2. laz', ad'ar, tasett'a, as'efs'af, berr'a, mezz'i
3. lazh, adhar, tasettha, ashefshaf, berrha, mezzhi
4. lazs, awar, tasewwta, aszefszaf, beprra, mezzsi
5. lazë, adëar, tasettëa, asëefsëaf, berrëa, mezzëi

Chaque proposition présente des avantages et des inconvénients, en voici quelques uns :

1. L'accent circonflexe définit des voyelles ouvertes, alors que nous savons que les voyelles amazighes sont des voyelles fermées. Dans ce cas, c'est la voyelle ouverte qui provoque l'emphase de la consonne contiguë. Cela est vrai pour les langues latines ou anglo-saxonne, qui possèdent plusieurs voyelles, ce n'est pas le cas de l'amazigh qui n'a trois voyelles et qui note les emphatiques par un caractère indépendant (voir l'écriture tfinagh).

Autre inconvénient, et pas des moindres, dans la plupart des cas, nous ne savons pas, à priori, si c'est la consonne qui suit la voyelle ouverte qui est emphatique ou celle qui précède (phonétiquement, c'est les deux). Par exemple, dans un mot comme « adâd », un apprenant en amazigh, ne sait pas si c'est le premier « d » qui est emphatique ou le deuxième, donc il peut aussi bien lire /aḍad/, /adaḍ/ ou /aḍaḍ/. Pourtant le mot amazigh est /aḍad/ ou [•E•Λ], en tfinagh, seul le premier « d » est emphatique.

Voici d'autres exemples tout aussi ambigus : azâr (racine, veine), azrû ou azro (pierre, caillou), azerzûr ou azerzor (étourneau), adâr (pied), zêr (voir, savoir), yezrâ ou yezêra (il sait), etc.

A chaque fois, on ne sait pas à priori, si c'est la consonne qui précède la voyelle ouverte, qui est emphatique ou plutôt celle qui suit.

Et dans un mot comme /aḍu/ (le vent), sur quelle voyelle faut-il porter l'accent? Faut-il écrire « âdu », « adû » ou « ado » ?

Le seul avantage de cette méthode réside dans le fait que l'accent circonflexe est disponible sur les claviers d'ordinateurs ou de machines à écrire, sinon ça reste une écriture phonétique qui ignore l'origine des emphatiques amazighes.

2. L'apostrophe a été utilisée par certaines revues d'associations marocaines, tout à fait au début. Cette méthode a été proposée, entre autres, par M. Werner Vycichl, linguiste suisse, connu pour ces travaux sur l'amazigh. Elle a été ensuite abandonnée au profit de la méthode proposée par M. Cheradi (voir 1.). C'est aussi de cette manière que les berbérissants du début du siècle (Boulifa, Bensdira) ont noté certains phonèmes (r', h', t', d' = /r'/, /h'/, /t'/, /d'/).

L'inconvénient majeur vient du fait que l'apostrophe a une autre fonction grammaticale, celle de marquer l'élision phonétique.

3. L'ajout d'un « h » peut poser problème pour les emphatiques /t̥/ et /s̥/, vu que les graphèmes « th » et « sh » ont déjà des valeurs quasi universelles à travers le vocabulaire international, notamment par le biais de l'anglais.

D'autre part, le digramme « th » a valeur /d/ ou /t/ spirant, en anglais.

Ex. slash, crash, cash, Shell, Shangaï, athlete, mathematics, etc.
et : the, then, path, truth, etc.

Pour les autres emphatiques, cette représentation ne pose pas de problèmes.

4. Les choix de M. Bahbouh ne tiennent pas compte, dans au moins deux cas, de l'usage universel certains caractères latins. Ainsi, il propose de noter /d̥/ et /t̥/ par respectivement « w » et « pr ». Pour la semi-voyelle /w/, il propose « la voyelle » « o » et pour la vélaire /ɣ/, il propose « p ».

Ainsi, si on écrit « awapr » (pied), « aprumi » (chrétien), aol (mot, parole) ou « awwtan » (maladie), comment ces mots peuvent-ils être perçus par des lettrés en d'autres langues à caractère latin, sachant que partout ailleurs les valeurs de « w » (/w/ ou /v/), « p » (/p/) et « o » (/o/) sont les mêmes, à quelques nuances près ?

Et comment lire les noms propres contenant ces différents caractères, tels que : Paris, Oslo, New-York, William, Pierre, etc. ou même les noms et expressions ou emprunts, tels que : slow, S.O.S., lasso, volt, watt, polo, apaki (paquet), tapupitt (poupée), Appolo, etc.

Pour les « s̥ » et « z̥ » emphatiques, M. Bahbouh propose respectivement, les digrammes « sz » et « zs ». Cette proposition est intéressante à plus d'un titre. L'argument (justifié) avancé est que « s » et « z » ne se rencontrent jamais en amazigh, on élimine ainsi tout risque de fausse lecture.

L'autre avantage de cette représentation, est que dans certains emprunts anciens à l'arabe, le « s » emphatique du mot d'origine a pour vis à vis un « z » emphatique, comme dans les exemples suivants :

arabe : şaama (il a jeûné) > amazigh : yuzam
arabe : şşalaat (la prière) > amazigh : tazallit

Il est intéressant d'opposer ces deux phonèmes, d'autant plus qu'ils sont à localisations proches l'une de l'autre (ils sont prononcés par les mêmes organes articulatoires).

5. La dernière proposition nous vient du Maroc, elle ne pose, à priori, aucun problème vu qu'on ajoute à la lettre emphatique un graphème qui n'est pas utilisé par ailleurs, le « ë ». Le seul inconvénient mineur, c'est le risque d'oublier le tréma sur le « e ».

Cette méthode rappelle avantageusement l'écriture phonologique : au lieu d'un point souscrit, on met un « ë » après la lettre à emphatiser.

Comparer : lazë, adëar, tasettëa, asëefsëaf, berrëa, mezzëi
et : laz, aḍar, tasetṭa, aṣeṣṣaf, berṛa, mezzi

Suggestion : On pourrait alléger l'écriture, sans renier la méthode, en omettant les « e » qui suivent les emphatiques, dans ce cas. On écrira :

asëfsëaf (peuplier), fessël (couper un tissu), dëlmen (ils ont tord), ad yezër (il saura), yettës (il dort), tarëmmant (un grenadier), etc.

Au lieu de : asëefsëaf, fessëel, dëelmen, ad yezëer, yettëes, tarëmmant.

VI.5. Propositions

Après avoir passé en revue ces différentes méthodes de représentation des emphatiques, nous donnons nos suggestions quant à la meilleure façon de faire, selon notre point de vue.

Nous pensons que l'abandon des signes diacritiques doit être systématique pour toutes les lettres diacritées de l'alphabet phonologique. Aussi nous préférons utiliser la technique des digrammes, comme cela se fait dans beaucoup de langues. Mais quels digrammes choisir ?

1. Pour « d » et « r » emphatiques nous suggérons de garder les digrammes « dh » et « rh », car on retrouve ces mêmes digrammes dans d'autres langues. Par exemple, nous écrivons déjà, en français, « ramadhan » ou « Redha » (pour « dh ») et « rhapsodie », « Rhodes » ou « Rhodésie » (pour « rh »). En anglais, nous avons aussi « Rhodesia », « rhapsody » ou « rhum ».

Nous écrivons donc « adhar » (un pied), « yerhwa » (il est rassasié). Mais nous utiliserons, par ailleurs, les voyelles ouvertes dans certains emprunts. Par exemples, nous écrivons :

aromy (un chrétien), râdio, atâxi, apâpâs (un père-blanc), Frânsa, etc.

2. Pour les « s » et « z » emphatiques, nous garderons ce qui a été proposé par M. Bahbouh, pour les raisons citées plus haut (la proximité phonétique et la relation qu'ils entretiennent dans les emprunts anciens). Nous écrivons donc :

yuzsam (il a jeûné) < de l'arabe /şaama/
tazsallit (la prière) < de l'arabe /şşalaat/

et bien sûr : lazs (la faim), mezzsi (il est jeune), afesszel (coupe de tissu), aszefszaf (peuplier), etc.

Il nous reste à représenter le « t » emphatique. Celui-ci peut avoir plusieurs origines :

1. rencontre de « d » emphatique avec « t » en fin de nom féminin
2. rencontre de « d » avec « t » en fin de nom féminin
3. tension sur le « d » emphatique
4. emprunt à l'arabe
5. emprunt au français, au contact des voyelles ouvertes

- Ex.**
1. asemmadh > tasemmaṭ (froid > froide)
 2. aghalad > taghalaṭ (mur, talus > murette, petit talus)
 3. yudhen > aṭṭan (il est malade > maladie)
 4. ṭawes (paon), ṭṭbib (médecin)
 5. aṭaksi (taxi), ṭṭias (une tasse)

Pour ne pas multiplier les graphies, nous proposons de choisir le digramme « dt » sauf dans le cas où le « t » emphatique est issu de la rencontre de « dh » et « t ». Par ailleurs, nous utiliserons systématiquement les voyelles ouvertes dans les emprunts au français. Nous écrivons alors :

1. asemmadh > tasemmadht
2. aghalad > taghaladt
3. yudhen > adttan (où « dtt » = « dh » ou « dt » tendus)
4. dtawes, dttbib
5. atâxi, ttâs

VII. Utilisation des voyelles

Comme nous l'avons dit au début, les touaregs n'utilisent les voyelles qu'en position finale. Ainsi, ils écrivent :

+Œ+ (tamedht) ; Ɔ⊕+I (amastan) ; XƆ I (agemmun) ; ƆX•O (amagur = chameau) ; et :

+Ɛ•• (taywa = descendance) ; XO• (agaru = dispute) ; +Ø⊕• (tahibba = labyrinthe)
+IOƆ (ténééré = désert), etc.

L'écriture est ainsi réduite au stricte minimum, le lecteur seul, doit palier à l'absence des voyelles et même de la tension sur certains phonèmes, comme dans :

ⵍⵍ• (afella = amont), +ⵍⵔ+ (taneqqist = anecdote), EXⵍ (adheggal = beau-père), Xⵍ (ezssel = tendre, rendre droit), etc.

Le soucis de grammaticalité doit guider toute tentative d'élaboration de règles d'écriture, il doit être accompagné d'une rigueur scientifique en se conformant aux principes généraux de la linguistique.

Toutes les ressources de l'alphabet latin doivent être utilisées, pour cela l'utilisation des voyelles, y compris la voyelle « e », s'avère non seulement nécessaire mais aussi indispensable, si on veut faire de l'amazigh une langue d'enseignement et de lecture aisés. Les phonèmes tendus doivent aussi être représentés d'une façon ou d'une autre, pour éviter une lecture incorrecte de certains mots.

Comme les tendues sont traditionnellement représentées par des doublets (dd, nn, ss, etc.), on se rend compte que l'une des fonctions de la voyelle « e » est de distinguer, à l'écrit, le doublet représentant une tendue, du même doublet représentant deux caractères significatifs. Comment lire les mots suivants si on n'utilisait pas le « e » ?

bdd : /bedd/ ou /bded/ ?
tmll : /tmell/ ou /temlel/ ?
sll : /sell/ ou /slel/ ?
llmn : /llmen/ ou /lelmen/ ?

Le « e » sert aussi, traditionnellement, à déchiffrer les suites de plus de deux consonnes : frfr > ferfer ; yfrn > yefren ; amslid > amsefid ; kkrn > ekkren ; tmslayn > tmeslayen, etc.

- Si on omettait les voyelles internes et les « e », comme cela se fait en écriture tfinagh traditionnelle, la lecture nécessiterait la connaissance préalable de chaque mot.
- En n'omettant que le « e », la lecture nécessiterait une connaissance plus que moyenne, de la langue.
- En utilisant le « e » tout alphabétisé peut lire sans se tromper et sans avoir besoin de connaître les mots qu'il lit.

Comparez les trois versions de ce petit texte de Amar Mezdad et jugez du résultat:

1. Sans voyelles internes et sans marquer la tension (façon de faire équivalente à celle pratiquée, en tfinagh, par les touaregs du Hoggar) :

Tsa r tsgr ywn. Mca d wn y d yfrn gr trwa s. D wn y th'ml dts. R tksn ra. D wn y d mnzu y tsdr. la d tcnt dg mdgh yzga ywn gr trwa s yfrr d ghf wydh.

2. Avec les voyelles internes et en marquant la tension :

Tasa ur tsagr yiwn. Maca d win y dd yufrarn gr tarwa s. D win y th'mml adtas. Ur tuksan ara. D win y d amnzu y tsidr. Ula d tucnt dg umadagh yzga yiwn gr tarwa s yufrar dd ghf wiyidh.

3. En utilisant la voyelle « e » :

Tasa ur tesager yiwen. Maca d win y dd yufraren ger tarwa s. D win y teh'emmel adtas. Ur tuksan ara. D win y d amenzu y tesider. Ula d tucnt deg umadagh yezga yiwen ger tarwa s yufrar dd ghef wiyidh.

Nous voyons bien l'avantage qu'il y a à utiliser la voyelle « e » comme outil aidant à faciliter la lecture.

VIII. Récapitulation

L'alphabet que nous proposons d'utiliser pour écrire l'amazigh, est l'alphabet latin, sans signes diacritiques et sans les deux lettres grecques (γ et ε).

1. Nous gardons les lettres non diacritées de l'alphabet phonologique des linguistes, avec leur valeurs traditionnelles, c'est-à-dire :

a, b, c, d, e, f, g, h, i, j, k, l, m, n, q, r, s, t, u, w, x, y et z.

Ex. aqcic (un garçon), irgazen (des hommes), yella wedfel (il y a de la neige), tekkat lehwa (il pleut), yugi ad yeddu (il refuse de partir), etc.

2. Nous utilisons les lettres « o », « p », « v » ainsi que la voyelle ouverte « â » dans les emprunts au français.

Ex. avilu (un vélo), tapupitt (une poupée), Frânsa (France), aromy (un chrétien), apâpâs (un père-blanc), takerrost (une voiture), etc.

2. Nous utilisons l'apostrophe et le tréma pour noter les deux pharyngales d'origine arabe [ʕ] et [ʕ̣], en les notant par les graphèmes « h' » et « ä ».

Ex. Muh'end yeh'fa, Saädi yeäya (Mohand est usé, Saadi est fatigué).

2. Nous utilisons les digrammes suivants pour représenter les autres phonèmes:

gh, dj, tc, tt, dz représentent respectivement /ɣ/, /ǧ/, /č/, /tʃ/ et /z/.

dh, rh, sz, zs représentent respectivement les « d », « r », « s » et « z » emphatiques.

Ex. aghrum (le pain), adjew (acheter des victuailles), tacinett (une orange), netta (lui), tafawett (pièce pour rapiécer), adzayri (un algérien).

et : adhar (un pied), azsar (une racine, une veine), yeszub (il est descendu), yerhwa (il est rassasié), etc.

Le « t » emphatique sera représenté par « dt », sauf parfois, en fin de nom féminin, lorsqu'il est issu d'une rencontre entre « dh » et « t », il sera alors représenté par « dht ». Lorsqu'il est tendu, on doublera le « t ».

Ex. adtas (beaucoup), tidht (l'oeil), tasedtta (un rameau), yedttas (il dort), imedttawen (les larmes), etc.

Et : agrud > tagrudt (un enfant > une enfant)
asemmadh > tasemmadht (froid > froide)

Tension sur les digrammes : Pour marquer la tension sur les digrammes, nous doublerons le caractère significatif, sauf pour « gh » tendu qui donne « qq » et « dh » tendu qui donne « dtt ».

Ex. yezzsa (il a planté), berrha (dehors), afesszel (coupe de tissu), yetcca (il a mangé), yedjja (il a laissé), etc.

Et : yudhen (il est malade) > adttan (maladie)
taghert (dureté, sécheresse) > yeqqur (il est dur, il est sec)

IX. Illustration :

Idh ed w'ass (Amar Mezdad)

T'asa ur tesagwer yiwen. Maca d win iy-dd yufraren ger t'arwa-s. D win iy teh'emmel adtas. Ur tuksan ara. D win iy d a menzu iy tesider. Ula d t'uccent deg ue madagh yezga yiwen ger t'arwa-s yufrar-dd ghef wiyidh. Eqqaren d el dnub ghef t'asa ma ur teseäedel ara t'arwa-s, ma tella te neh'yaft gara-sen. Nettat el dnub ur-t tewwi ara : d ayen ara yetcc wa iy tetten wiyadh. D ayen ara yels iy tllusun daghen. Asmi mezzsi d a meälal kan, yerhwa el hlak d a xesszar. Ulac addtan ur-t nebli. Ussan i menza m'iy-dd yelul yedla-dd fellas ue nezyuf, yetcca-y-as akw ti meccacin is. Yughal d a qedttidh. Ur yessin idhes am zal am y'idh. Yughal tekker yakw te ärurt is ed te äenqit is. Ta qerruyt is ur tettaf ara amek ara-s teqqen ta cacit seg w'akken tettudum d aman. Ur tettaf ara yakw amek ara-tt tedttef. Yal el szbeh' tedhellu-y-as a bux yernu tedehhen itt es el zit ta qdimt. Akka iy-s-dd eqqarent tidak yessenen.

Remarque : Nous avons délibérément séparé l'article du radical pour permettre la reconnaissance de ce dernier en vue d'un recensement éventuel, dans un lexique ou un dictionnaire, des mots de la langue amazighe.

En effet, si on garde l'article solidaire du radical, les deux tiers du lexique seraient composés de mots commençant par « a » (article masculin singulier), environ un quart serait composé de mots commençant par « t » (indice du féminin de l'article « ta »), le reste, environ 10 %, serait alors composé de verbes et de particules.

Par ailleurs, nous avons essayé de fixer le « e » à l'intérieur du radical, dans le soucis d'une meilleure maîtrise de l'orthographe.

Ces deux « innovations » sont expliquées et justifiées plus loin à travers deux autres brèves études : **L'article amazigh** et **Orthographe et voyelle « e »**.

*Publié dans la revue « TIZIRI » N° 15,
Avril 1999, Bruxelles.*